

ma vie. Enfin j'ai trouvé un moment de répit pour te raconter tout ça et pour me rendre compte aussi de ce qui m'est arrivé et de ce qui peut arriver encore.

A toi,

ANNE.

*Samedi 11 juillet 1942.*

Chère Kitty,

Ni Père, ni Mère, ni Margot ne sont capables de s'habituer au carillon de la Westertoren, qui sonne tous les quarts d'heure. Moi, je l'ai tout de suite trouvé merveilleux, surtout la nuit, alors qu'un son familier donne confiance. Cela t'intéresse peut-être de savoir si je me plais dans ma cachette? Je dois te dire que je ne le sais pas encore moi-même. Je crois bien ne jamais pouvoir me sentir chez moi dans cette maison, ce qui ne veut pas dire que j'y sois malheureuse. J'ai plutôt l'impression de passer des vacances dans une pension très curieuse. Une telle opinion à propos d'une cachette peut te sembler bizarre, mais je ne le vois pas autrement. Notre Annexe est idéale comme abri. Bien qu'humide et biscornue, c'est un endroit suffisamment confortable, et unique en son genre, que l'on chercherait vainement dans tout Amsterdam, et peut-être dans la Hollande entière.

Notre petite chambre à coucher, avec ses murs unis, semblait bien dénudée; grâce à Père qui, auparavant, avait déjà apporté toutes mes photos de vedettes de cinéma et mes cartes postales, j'ai pu me mettre au travail avec colle et pinceaux et j'ai transformé ma chambre en une vaste illustration. C'est beaucoup plus gai, et lorsque les Van Daan arriveront, nous allons voir ce que nous pourrons fabriquer avec le bois du grenier; peut-être pourra-t-on en tirer des étagères et autres charmantes bricoles.

Margot et Mère se sont un peu remises. Hier, pour la première fois, Mère a eu l'idée de faire de la soupe aux pois, mais, tout en bavardant, elle l'a oubliée, si

bien qu'il a été impossible d'arracher de la casserole les pois carbonisés.

M. Koophuis m'a apporté un livre, *Boek voor de Jeugd*. Hier soir, nous sommes allés tous les quatre au Bureau privé pour écouter la radio de Londres. J'étais tellement effrayée à l'idée que quelqu'un pût l'entendre, que j'ai littéralement supplié Père de remonter à l'Annexe. Comprenant mon angoisse, Mère est remontée avec moi. Pour d'autres choses aussi, nous avons très peur d'être entendus ou vus, par des voisins. Nous avons confectionné les rideaux le premier jour de notre arrivée. Ce ne sont pas des rideaux proprement dits, composés qu'ils sont de bouts d'étoffe dont aucun n'est pareil à l'autre, ni de forme, ni de couleur, ni de qualité, ni de dessin, Père et moi ayant cousu tous ces chiffons avec la maladresse des profanes du métier. Ces ornements bigarrés tiennent aux fenêtres par des punaises, et ils y resteront jusqu'à la fin de notre séjour.

L'immeuble de droite est occupé par une grande maison de grossistes, celui de gauche par un fabricant de meubles; seraient-ils capables de nous entendre? Personne ne reste dans ces immeubles après les heures de travail, mais on ne sait jamais. Nous avons défendu à Margot de tousser la nuit, bien qu'elle ait attrapé un mauvais rhume, et nous la bourrons de codéine.

Je me réjouis de l'arrivée des Van Daan qui est fixée pour mardi; nous serons plus nombreux, ce sera plus gai, et il y aura moins de silence. C'est surtout le silence qui m'énerve le soir et la nuit. Je donnerais gros pour que l'un de nos protecteurs vienne dormir ici.

Je me sens oppressée, indiciblement oppressée par le fait de ne jamais pouvoir sortir, et j'ai grand-peur que nous ne soyons découverts et fusillés. Voilà naturellement une perspective moins réjouissante.

Pendant la journée, nous sommes obligés de marcher doucement et de parler doucement, car il ne faudrait pas nous entendre du magasin. On m'appelle.

A toi,

ANNE.